

CONCOURS « L'AMOUR DE LA GÉOGRAPHIE »

Aurore Staiger

Catégorie texte :

Sur le mur de mon salon, au-dessus du canapé, une carte postale encadrée. C'est un vieux planisphère où l'on peut lire « Terra Australis Incognita ». Il est entouré d'autres cadres qui évoquent des voyages. Surtout ceux d'une grand-mère qui vécut vingt-cinq ans au Vietnam - j'ai d'elle trois belles cartes militaires de l'époque - et ceux d'un arrière-grand-père médecin au Sichuan voici un siècle. Des histoires lointaines qui m'ont toujours fait rêver.

Dans la bibliothèque, divers magazines. Ce sont ceux dans lesquels j'ai pu signer des reportages en Massif central où je vis aujourd'hui, des sujets en France et dans le monde. C'est mon métier maintenant, journaliste. Avec un sujet de prédilection : la géographie. Le paysage, tout ce qu'il a à nous dire, et ceux qui le vivent. Pourtant, j'ai mis beaucoup de temps à me rendre compte de la place qu'occupait la géographie dans mon travail et ma vie.

Alors en lisant l'intitulé du concours, ça a fait tilt. La question n'est pas souvent posée - jamais même - et j'ai vraiment envie d'y répondre.

« Comment j'ai rencontré la géographie » ?

C'était d'abord d'une fascination pour les voyages. Ça a toujours été le cas. Il y a eu quelques petites vacances en famille, le plus souvent en France, la lecture passionnée de Tintin et d'Astérix. Voyage était synonyme d'aventure. Et puis la découverte, à neuf ans, du Guinness Book et de son chapitre où s'enchaînent les records de la plus haute montagne, du point le plus profond dans l'océan, de la plus grande île entourée d'eau douce ou du lieu où ont été enregistrées les températures les plus froides. Il fallait que je situe toutes ces choses incroyables sur une carte, et le plus précisément possible. L'atlas des années cinquante de ma grand-mère s'est fait très utile, il est toujours dans ma bibliothèque. Et pour mes quatorze ans, j'ai demandé comme cadeau d'anniversaire « le plus gros atlas du magasin ». Ce gros nouvel atlas, c'était l'Édition du Millénaire du Monde et du Reader's Digest. Une merveille ! Le magicien *Google Earth* n'était pas encore là... Mes copines au collège me testaient sur mon délire de l'époque de connaître toutes les capitales du

monde. Évidemment, j'en ai oublié un paquet. Et puis les années passant, ce sont des bouquins comme, *L'usage du monde* de Nicolas Bouvier que j'ai pu découvrir, assise par terre dans ma chambre, l'atlas sur les genoux, ouvert aux pages Turquie et Iran.

Au lycée, j'étais en filière « sciences éco », pour la place accordée à l'histoire-géo et aux langues. Aussi parce que j'étais une bille en maths et que je craignais la tendinite à force d'écrire en filière littéraire. Après le bac, aucune idée sur mon orientation. Alors je suis naturellement allée vers « la matière » qui me plaisait. Et me voici partie pour trois ans en fac de géo à Nice. Une rentrée pleine de promesses. Mais j'ai un peu déchanté. La transmission n'est pas qu'une affaire de centres d'intérêt, c'est aussi une histoire de personnes et de talents. Les enseignants étaient sympathiques, mais beaucoup n'étaient pas très passionnés, donc passionnants. Les bouquins étaient compréhensibles, mais pas très captivants. Et surtout, je ne cernais pas encore le rapport entre les sujets de nos cours et la place qu'ils prendraient dans mon futur, leur utilité concrète. Impossible de projeter toute cette masse de connaissances théoriques à l'extrême en un métier à proprement parler, même si le cursus m'annonçait à la ligne d'arrivée une carrière d'enseignante de l'éducation nationale, ou de technicienne en aménagement du territoire. Mais ce n'était pas pour moi. J'ai continué, parce que je ne savais pas quoi faire d'autre, et pour décrocher la Licence, histoire de donner une valeur au travail déjà fourni et d'atteindre un palier.

Et là, une révélation.

Je suis en troisième année de fac. Je rentre en voiture d'une longue journée de cours. À la sortie de Nice, un panneau publicitaire en 4x3 : « Explorimages, le festival du film d'aventure et d'exploration », au Parc Phoenix sur quatre jours à la mi-novembre. Un festival organisé par une association de spéléologues. Il enchaîne les projections, et pour certaines, les réalisateurs sont présents. Il fallait que j'y aille. Je ne saurais pas dire pourquoi, ça me fascinait.

Le lendemain, pendant un cours de géomorphologie, j'en parle aux copains. « Oui », « non », « bof », « j'habite loin », « j'ai un taf après les cours »... Seule ma meilleure pote Sibylle concède un « bon d'accord » pour me faire plaisir. Elle viendra me tenir compagnie sur un ou deux documentaires sur mes quatre jours de marathon dans cette salle de cinéma. Je me souviens de la présence du spéléologue Michel Siffre, de l'apnéiste Loïc Leferme peu de temps avant son tragique accident, du film de Sylvain Tesson... Les images s'enchaînent : une traversée à pieds du sud au nord de l'Australie, une traversée de l'Eurasie en 2CV, des scientifiques à l'étude dans une magnifique forêt d'Auvergne, les Tsingy de Madagascar, la jeune Priscilla Telmon sur les pas

d'Alexandra David Néel (que mon arrière-grand-père avait eu l'occasion de soigner lors de son passage à Chengdu)...

Durant les échanges avec le public, je n'ose poser aucune question. Pourtant, j'en ai plein. Je suis pétrifiée à l'idée de lever la main. Que j'étais niaise ! J'attends les moments des séances de dédicaces pour m'approcher un peu de toutes ces célébrités, prendre mon courage à deux mains, et leur bafouiller un « comment vous faites pour rendre possibles toutes ces belles aventures ? » Avec beaucoup de bienveillance, tous me répondent un « mais tu as des bourses, des sponsors », parfois suivi d'un « bon courage à toi ». Le déclic.

Internet rame encore beaucoup à la maison. Je m'en contente pour commencer des recherches, en parallèle de la tonne de devoirs que nous confient les profs. Des envies, j'en ai plein, comme pas mal de jeunes de vingt ans après tout. Maintenant, il faut définir le projet, voir comment le financer, comment le rendre faisable et pertinent... Le jour de cours suivant, j'en parle à ma pote Sibylle. « Hé ça te dirait un voyage ? » . « Où ça ? ». « Bah je sais pas... en Chine ? ». « Ah non je veux parler français... ». « Ben... Au Québec alors ? ». « Heu... Bon OK ». C'est une fille de parole, je la remercie encore de ne pas m'avoir laissé tomber.

C'est ainsi que de novembre à juillet, j'ai passé de longues soirées à calculer des distances à parcourir à vélo sur une carte du Québec, sans me dire que peut-être, sur ces trois cent kilomètres joliment boisés, nous serions complètement perdues en pleine forêt reculée, truffée d'ours et de maringouins. Ah la jeunesse ! Puis j'ai trouvé des dispositifs, des bourses que proposait le Ministère de la Jeunesse et des Sports, des connaissances qui ont bien voulu jouer le jeu en devenant nos sponsors. On en a parlé à nos profs de fac, dont un Canadien qui nous a aidées à trouver de bons vélos, récupérés deux jours avant le grand départ. Pour les apports personnels, j'avais les économies de ma saison précédente passée à travailler dans la cuisine d'un resto. Et pour les hébergements, ma pote était cheffe scout, elle avait quelques contacts parmi la communauté catholique du Québec.

Dans l'avion, deux gamines complètement délurées, sortant d'Europe pour la première fois. Sur les pistes cyclables de Montréal, deux débarquées, paumées, mises devant le fait accompli avec leur barda trop lourd. Nous avons pédalé six semaines dans le sud du Québec. Nous n'avons pas visé l'exploit sportif, mais le recueil d'informations : cartes du réseau des pistes cyclables, étude de la toponymie du sud de la province, aménagements urbains au bord du Saint-Laurent, organisation spatiale des communautés ethniques à Toronto, visites de villages amérindiens... Des sujets « de géo » que nous proposons, en contrepartie des bourses, de partager dès notre retour, avec le récit de voyage à vélo comme fil conducteur. On en a fait profiter quelques écoles primaires, un collège, la

fac, des associations de voyageurs. Et toujours, sauf à la fac, un public curieux et fertile en questions. C'était génial.

La suite ? J'ai lâché le cursus universitaire, même si j'étais bonne élève, avec la bénédiction de la directrice de département. J'ai enchaîné les petits boulots tout en montant mon premier blog suite à cette expérience. J'ai aussi tenté de commettre deux bouquins, mais c'était très bancal : j'ai du mal à parler de moi. C'était l'époque où fleurissaient des milliers de blogs de voyages, avant l'avènement des réseaux sociaux, ça ne me convenait pas de raconter ma vie. Et avec l'aide d'un monteur vidéo québécois qui avait pris notre expérience en sympathie, j'ai pu monter les images qu'on avait filmées. Un film techniquement pourri, narrativement aussi, mais qui a eu le mérite d'être projeté un soir au cinéma du coin, et de recevoir les encouragements de notre indulgent entourage.

À cette époque, j'adorais les films de Bollywood et la culture indienne. Deux ans plus tard, je suis partie seule en Inde avec un visa étudiant, pour apprendre l'Hindi et des disciplines artistiques dans un centre au Kerala. Cette fois-ci, mon blog était plus réussi, plus structuré, un peu plus renseigné, et avec des photos plus belles et pertinentes. J'avais consulté un producteur de films documentaires qui avait bien voulu m'accorder un peu de temps et me filer quelques tuyaux. Je n'avais pas de sujet défini, une poignée d'images filmées intéressantes mais complètement décousues. Il y avait des performances de chanteurs de musique classique indienne, des représentations de danses, des processions aux flambeaux, des scènes de vie... Je ne savais pas comment raconter les choses, mais je savais que je voulais raconter toutes ces choses qui existent et que l'on ne soupçonne pas si personne ne nous les raconte.

Au retour de ce voyage, je me suis inscrite en Licence professionnelle de journalisme audiovisuel. Ce n'était pas long - moins d'un an -, pas loin de chez mes parents, et surtout, pas cher. À l'époque, j'avais déclaré lors de l'entretien : je viens pour apprendre à filmer et ensuite, je veux retourner en Inde.

Deux ans plus tard, je réalisais mon premier film documentaire avec mon binôme et compagnon de l'époque. Ça parlait des Sikhs, au Penjab, en France et au Royaume-Uni, de l'histoire de leur religion et de leurs préceptes. Pas une grande réussite, un projet très laborieux, mais il a été achevé et enregistré au CNC. Il avait l'air pro. Donc j'étais capable, et ça, ça me suffit.

À la sortie de cette Licence, je suis devenue JRI - journaliste reporter d'images - et j'ai enchaîné dans quelques télés locales. C'est sûr, c'est moins exotique, mais j'ai pu découvrir des territoires improbables, complètement méconnus, comme durant ces six mois à sillonner tout le Berry, en plein hiver... et j'ai aimé.

Quelques temps plus tard, installée en Auvergne, je suis devenue rédactrice pour un petit magazine gratuit local. Mais la collaboration s'arrête en un instant, et je dois repartir de zéro. Une poignée de minutes après, je décide de travailler sur cet ancêtre de la famille qui vécut en Chine. Il exerçait comme médecin au Sichuan, et avait écrit des romans à succès qui décrivaient tous les détails de la vie là-bas. Un récit riche et truculent. Six mois plus tard, me voici à Chengdu sur ses traces, aidée d'une interprète chinoise séduite par le projet, devenue une amie. C'est lors de ce projet personnel, incroyablement riche, que je vends mes premières piges pour financer le déplacement. Et je n'ai jamais arrêté.

J'ai continué d'écrire et de voyager. Chaque sujet avait son univers, ses figures, ses experts, ses histoires, ses lieux, ses leçons de vie. Parmi eux : le rôle social des maisons de thé au Sichuan ; l'exploration du plus grand bâtiment du monde ; le fonctionnement du Canal du Midi ; le pastoralisme pour valoriser le paysage des volcans d'Auvergne ; le Gévaudan, territoire de la Bête ; les stations de moyenne montagne qui se réinventent face au changement climatique ; le Danemark est-il vraiment un pays heureux ? ; parmi les héritières des suffragettes de New-York ; l'ascension du mont Canigou, fierté du peuple catalan ; peut-on dire qu'il y a trop de forêts sur certains territoires ? ; la vie hivernale dans le Massif central d'antan...

J'aime mon métier. Parce qu'il m'offre la chance de rencontrer des personnages de tous profils qui m'accordent du temps et me partagent leur savoir. De ce fait, plus seulement pour l'envie de raconter, mais aussi par reconnaissance envers ces gens, je me dois, autant que possible, d'en dresser le portrait le plus fidèle et de susciter la curiosité des lecteurs. Sans vouloir prêcher la bonne parole mais en proposant des pistes, je vois ce travail comme une occasion d'apprendre quelque chose, peut-être un déclencheur qui puisse donner l'envie « d'aller voir ».

Ce que j'ai le mieux retenu de mes trois années de « fac de géo », c'est que nos enseignants nous présentaient la géographie comme la science transversale par excellence. Celle qui englobe toutes les autres : géologie, climat, hydrologie, physique, démographie, biologie, économie,

histoire, géopolitique, sociologie... Tous ces domaines sont nécessaires pour expliquer un paysage. En prenant le temps d'observer, tout le monde peut comprendre la complexité et les dynamiques qui dessinent ce paysage. Le regarder, s'interroger... C'est un exercice qui revient souvent. Et c'est là, enfin, que je me rends compte de l'utilité de ce que j'ai pu apprendre à la fac.

J'éprouve une tendresse pour la géographie.

Pas plus tard que cette année, je voyais passer sur les réseaux sociaux la requête d'un étudiant en Master de géo, à la recherche de volontaires pour répondre à son questionnaire. Je me suis prêtée à l'exercice sans hésiter, me disant « il est en géo, il faut l'aider. »

À la lecture de l'intitulé du concours, « l'amour de la géographie », j'ai de suite voulu répondre. La sensation que la question a été posée pour moi, parce qu'elle m'est intime. L'impression de boucler la boucle, en quelque sorte. Et elle n'est pas courante, cette question ! Elle ne peut être posée que par des personnes qui aiment profondément la géographie, qui comprennent qu'elle peut vraiment jouer un rôle dans un parcours de vie, et ces personnes ne sont pas si nombreuses. Pour ma part, et le plus sincèrement du monde, c'est complètement vrai : la géographie a toujours été présente et motrice dans mes choix et mes projets. J'aime la géographie, et j'aime la partager.